

Yves De Wolf - Clément

Bluff !



A Sico et Liliane Verhulst

nouvelle
déposée à la *Maison des Auteurs*
sous le numéro 00432

Une jeep débâchée s'arrête dans un nuage de poussière devant le Guest House de Gabiro. Il fait presque noir. A cette heure, la terrasse de moellons et toit de chaume est bondée et les clients se pressent devant le parapet surplombant la piste : un zèbre raide gît les yeux ouverts dans la benne du véhicule, deux taches brun-rouge sur le cou et l'épaule.

- Belle bête, commente un curieux, un verre en main.

Le chasseur ne se sent plus. Il est couvert de poussière et tape son chapeau de toile sur la cuisse. Il sort deux longs fusils de la cabine et les tend à un ami.

- Vous pouvez l'emmener à l'abattoir. Ils sont ouverts jusqu'à sept heures, dit une voix rocailleuse.

L'homme qui a parlé est le conservateur du parc. Râblé, le cuir tanné, l'homme parle cigarette au bec. Il a des yeux de lion. Il fait signe au pisteur de le suivre et, à deux, ils s'enfoncent dans la nuit.

Il s'agit de mon premier « souvenir de chasse ». J'ai six ans. Je me trouve entre mes parents, parmi les badauds de la terrasse. Papa, lui, n'est pas chasseur. Il nous emmène en safari. Nous partons le lendemain à l'aube pour une de ces expéditions que je déteste. Deux jours à avaler la poussière sur des pistes cahoteuses. Je suis déjà malade sur macadam. Alors, là, c'est le pompon. Et malgré la chaleur étouffante, on doit garder les vitres fermées pour éviter les mouches tsé-tsé... Quand l'une d'elles rentre dans l'auto, c'est le branle-bas de combat : magazines roulés, casquettes en boule, tout devenait arme. Ça tape dans tous les sens jusqu'à ce que l'intruse finisse écrasée. Comme animaux, on rencontre des impalas, des topis et des buffles en pagaille. De

temps en temps, on a la chance de trouver un gros serpent ou une famille de lions. Mais c'est rare : dans la savane, les herbes sont plus hautes que les voitures de ville...

*
* *

Ma vraie chasse au buffle se passe quelques années plus tard. J'ai 13 ans. On est vendredi. Je m'en souviens. Mon oncle Pierre vient de descendre de l'avion. Il arrive de Belgique. Il est grand et vigoureux, la cinquantaine, bronzé, avec une belle moustache qui courbe et des cheveux blonds ondulés. Un grand chasseur, dit-on. Il a chassé partout : le chevreuil et tout ce qui court en Belgique, l'ours en Pologne, le renard en Angleterre – sa plus belle chute de cheval, six semaines d'hôpital – le renne au Canada, la palombe dans le Midi, ... Il ne parle que de ça. Un vrai suppôt de Saint-Hubert !

Je lui montre la canine en or qui brille dans sa bouche :

- Un souvenir de chasse ?

Il découvre son sourire carnassier :

- Non, pas ça ! Ça c'est un combat de boxe amateur. A 22 ans. A propos, Pierrot – on m'a baptisé comme lui – tu veux venir à la chasse au buffle avec moi ?

- Bof. Oui, pourquoi pas ?

Il s'enorgueillit. M'emmener à la chasse « renforce sa virilité », consacre le « pouvoir éducatif » de la chasse. J'imagine qu'à ce moment précis, il se récite pour lui-même les vers de Kipling et pense au fils qu'il n'a jamais eu.

Sitôt dit, sitôt fait. Me voici dans la chambre à préparer mon bagage pour l'expédition avec ma mère...

- J'ai même pas de bottines.

- C'est pas grave, Pierrot, tu prendras tes tennis.

Mon enthousiasme très tempéré tombe sous zéro.

- Et si je ne peux pas le suivre ? Je vais le ralentir. Un grand marcheur comme lui...

- Ecoute, s'il te l'a proposé, c'est qu'il a envie que tu l'accompagnes. Et qu'il estime que tu peux le faire !

- Bof !

Le lendemain, ou devrais-je dire la nuit même, vu que le jour n'est pas levé, tout somnolent, je suis embarqué à l'insu de mon plein gré dans le tout-terrain qui nous mène vers Gabiro, à l'entrée du Parc de l'Akagera. Les aurores sont magnifiques : la nature est très colorée en cette saison des pluies et les marchés rythment le trajet. Le chauffeur appuie trois mille fois sur le klaxon. Comme si les chèvres et les moutons le comprenaient ! Vers dix heures, nous arrivons à l'entrée du parc. Formalités.

- Un topi et un buffle, monsieur ?

- C'est exact, répond oncle Pierre au garde-chasse en vareuse verte. On va essayer de tirer les deux bêtes aujourd'hui. Puis, on rentrera sur Kigali.

Son interlocuteur ne répond rien.

Sur les murs du bureau, un article de Paris Match, photos à l'appui, relate l'histoire d'un homme bouffé par les lions. Un avis à côté rappelle les dangers de quitter son véhicule. Le garde-chasse m'approche :

- Il n'y a pas d'animaux dangereux. Le lion qui est couché n'a pas de problème. C'est quand on le provoque

qu'il devient agressif. Le buffle, bien qu'étant animal, sait que le chasseur le guette. Dès qu'ils se rencontrent donc, c'est lui ou le chasseur. Une fois blessé, il est encore plus agressif. Pour cela, quand vous tirez sur un animal, vous êtes tenu de l'achever. Coûte que coûte !

Oncle Pierre, me tire par le coude.

- Allons, Pierrot, n'écoute pas ces sottises. Nous sommes armés.

- Mais si les buffles sont nombreux ? Tu n'as qu'un seul fusil ?

Agacé, il sort. Je le suis.

- Tu ne vas pas me dire que tu paniques ? Sinon, il ne faut pas m'accompagner...

- Non, pas du tout ! répliqué-je.

Je dis vrai. Je suis intrigué par sa réponse. J'attendais une parade fantastique ou une de ses histoires héroïques où il a tenu tête à dix bêtes féroces.

- Voici Tharcisse, dit le garde-chasse. C'est votre pisteur.

- Hahaha ! Croyez-vous que j'en aurai besoin ?

- Oui oui. Sa présence est obligatoire car tout chasseur est un braconnier potentiel... dit-il d'un air entendu. Tharcisse devra rentrer un rapport sur le nombre d'animaux abattus ou blessés.

A vrai dire, la présence de Tharcisse m'amuse. En trois mots de *kinyarwanda*, je m'en fais un allié indéfectible. Et bien que moins armé que mon oncle, je lui fais confiance en cas de pépin.

Nous partons sur la piste droite qui sépare le domaine de chasse de la réserve protégée. Quinze kilomètres plus loin, le pisteur fait signe de s'arrêter.

- Il y a un troupeau de topis qui vient toujours boire de l'eau près d'ici.

Pierre gare la grosse Toyota sur le bord de la piste pierreuse. Sous l'effet de l'humidité, la poussière en suspension rend l'air poisseux. La nature résonne des crépitements des insectes. Au-delà des caniveaux, à gauche et à droite, s'étire la savane à perte de vue, sans un homme à l'horizon.

Mon oncle se déshabille. Il ne porte pas de slip.

- Tu vois, Pierrot, si l'animal a le nez fin, il sentira qu'il a affaire à un homme !

Il enfle un pantalon et une épaisse veste de camouflage. Puis, il se noue un foulard jaune autour du cou, passe par-dessus tête ses jumelles, ses ray-ban et se couvre d'une casquette assortie avec visière et protège-nuque. Après avoir remonté ses chaussettes sur ses jambes de pantalon, il lace ses bottines, arc-bouté sur le pare-choc de la jeep. Tharcisse porte les mêmes tennis que moi. Oncle Pierre sort deux fusils de leur étui de toile et me les tend.

- C'est quel calibre ?

- Du 357. Pour les tout gros gibiers !

Pendant ce temps, il s'accroche à la taille un ceinturon garni de cartouches et une gaine en cuir contenant un pistolet.

- Et ça ?

- Quoi ?

- Quel calibre ?

- 357 Magnum 9 coups Desert Eagle, dit-il en le caressant.

Il pointe l'arme vers le ciel, tire à lui la culasse et la fait claquer. Puis il insère un chargeur dans la poignée et replace le pistolet dans sa gaine. Il se passe une gourde en bandoulière... Enfin prêt.

Tharcisse a suivi avec intérêt toute la manœuvre.

- On laisse la jeep ici ? je demande.

- Oui, mon gamin ! Tu ne veux pas qu'on chasse par la fenêtre, tout en roulant ?

Je préférerais, en fait.

- C'est tout ce que tu as pour boire ? dit-il en raillant ma gourde basque.

- Oui.

Il ferme l'auto à clé.

Je regarde Tharcisse :

- Tu n'as rien à boire ?

Il sourit.

- Ces gens-là ne boivent pas le jour. Ils s'économisent mieux que nous, les blancs, dit Pierre.

Et nous voici partis, mon oncle, moi et Tharcisse qui ferme la marche. Celui-ci ne parle que quand on lui pose une question.

Après la traversée d'un vallon, nous escaladons une crête de colline.

- D'ici, nous pouvons voir toute la vallée, dit oncle Pierre.

J'étais fier de porter un fusil, mais je me rends vite compte que c'est pas un cadeau : il pèse une tonne. En plus, je ne peux pas le porter comme je veux :

- D'une main, mon gamin. Avec le canon vers le bas. Mais pas dans ma direction, hein !

- Il est vide, de toute façon !

- Ce n'est pas une raison, tu dois t'habituer à le tenir comme il faut. Quand on approchera le gibier, tu n'auras plus à t'adapter.

Il est onze heures. Ça fait vingt minutes qu'on marche et j'en ai déjà marre. J'ai l'impression d'être dans un four. Nos pas se marquent à peine sur le sol couvert de gravillons ferreux. Les touffes d'herbe deviennent rares. Sur la crête pelée, mon oncle s'arrête. Je m'assieds. Il scrute la plaine de ses jumelles. Tharcisse ne fait pas attention. Le paysage qui s'offre à nous est magnifique : une vaste étendue de terre noire parsemée d'acacias épineux et d'herbe courte que pas un souffle de vent ne remue. Un feu de brousse a tout calciné récemment. La nature se régénère déjà. Un troupeau d'impalas se régale des pousses tendres.

- Où as-tu vu des topis, toi ? demande Pierre au pisteur.

Portant sa main devant le front, Tharcisse tourne sur lui-même et s'arrête :

- Là, dit-il en tendant le bras.

Mon oncle regarde.

- Je ne vois que des impalas.

- Oui ! ... Derrière.

- Derrière les impalas ?

Je prends la peine de regarder et aperçois dans le lointain des taches plus foncées correspondant à des topis, ces vigoureuses antilopes brun foncé - noir. Zut, ils ne sont pas tout près, ces zozos.

- Bien ! Deux femelles et un mâle.

- Pas tirer les femelles, dit Tharcisse.

- Je sais bien. J'ai lu le règlement.

Je désespère à l'idée de traverser la plaine à pied. Quand on y arrivera, ils seront sûrement rentrés chez eux, les topis.

- Le vent vient de l'ouest ! On va les contourner par l'est. Vois-tu, mon gamin : les animaux ont l'odorat très développé. Si nous venons sous le vent, ils se méfieront. Y aura pas moyen de les approcher à portée de fusil. On va prendre un chemin plus long mais où on est sûr de les coincer.

Je fais un « oui » convaincant pour qu'il arrête de me parler comme à un gosse devant Tharcisse.

Après une bonne gorgée d'eau fraîche, nous nous dirigeons à marche forcée « vers l'est ». Une heure et demie plus tard, je ne sens plus mes pieds. Mes jambes sont écorchées par les buissons bas. Pour tout dire, je comprendrais que les animaux repèrent mon oncle et Tharcisse à distance. Ils sentent le bouc...

- C'est encore loin ?

- Non, nous devrions les apercevoir dans le prochain pli du terrain. A partir d'ici, plus un mot. La voix les fait fuir.

Consciencieusement, mon oncle charge son fusil de plusieurs balles pointues.

- Tu ne charges pas le mien ?

- Plus tard. Si nécessaire.

Et hop, la marche forcée reprend. Ce que je hais le plus dans les haltes, c'est la reprise... A chaque fois, mon oncle file comme un lièvre.

Au sommet du remblai suivant, pas de topi. Pierre inspecte les alentours et interroge du regard le pisteuseur qui lui fait signe de continuer. Et flûte ! Il est une heure et je mangerais bien, moi. En silence, nous arrivons enfin à proximité du mini bosquet aperçu ce matin du sommet de la colline. Tharcisse ramasse quelques boulettes noires sur le sol.

- C'est les topis. Il faut les suivre, murmure-t-il en indiquant le nord.

Oncle Pierre fait grise mine. Je vois bien qu'il est un peu fatigué.

- En route, mes amis ! Allons, Pierrot, un peu de courage ! Si ça peut te rassurer, les topis sont entre nous et la piste. Ça nous rapproche de la voiture.

Pierre n'a pas l'habitude de chuchoter. Si ça tombe, il vient d'effrayer les antilopes.

Je vous passe les détails de la marche. Le matin frais a disparu et nous cuisons dans une vraie fournaise. Les deux hommes sont trempés. Chacun de nos pas compte. Il fait au moins quarante degrés en plein soleil. Et pas une zone d'ombre. Je me demande comment font les animaux. Nous marchons dans le plus grand silence. Ma gourde est vide. Et j'en ai plein le dos de cette chasse qui n'a de nom que le titre. Une promenade sur une terre aride, c'est tout ce que je vois en ce moment. Une bonne heure passe et nous arrivons au point d'eau. Pas question de boire : la vase affleure et l'eau est verte. Les topis s'y trouvent, ouf ! Ils sont en éveil, ils ne broutent pas. Nous plantons un genou en terre. Mon oncle s'éponge avec son foulard. Il se concentre, sans quitter le mâle des yeux. Il évalue la distance.

- Vous, restez ici, dit-il à voix basse. Restez couchés. Je vais me rapprocher d'une trentaine de mètres. Là, il sera à ma portée.

Je regarde ma montre : deux heures. Le calvaire est bientôt terminé. Un camion chargé de soldats beuglant un hymne de football, passe au loin en soulevant des tourbillons de poussière. Les topis se saisissent et piquent un galop qui les mène cent mètres plus loin. Mon oncle s'immobilise. Nous attendons toujours. Une grosse mouche verte me tourne autour. Si elle pouvait retourner vers la bouse qui l'occupait jusque là, ça m'arrangerait. Tout à coup, pris d'un sursaut de conscience, j'inspecte le sol pour voir si nous ne sommes pas couchés sur une colonne de fourmis rouges. Tharcisse, à qui je fais part de ma réflexion, rit en silence.

- Il ne l'aura pas, dit-il. Ce topi est trop malin.

Un bon quart d'heure a passé quand mon oncle reprend sa progression. Le topi sursaute. Au petit trot, il court vers la piste, suivi des femelles. Ils sautent par-dessus les fossés et s'arrêtent.

- Nom de Dieu ! Je vais écrire à l'armée ! hurle oncle Pierre en se relevant. Tharcisse et moi le rejoignons. Mon oncle s'époussette.

- Evidemment, on ne peut pas le suivre de l'autre côté !

- Pourquoi ?

- Parce qu'il est passé dans la réserve protégée ! On dirait qu'il le sait.

- Monsieur, pas bien chasser quand il fait chaud. Demain il faut partir très tôt. A quatre heures, près du point d'eau. Là, tous les animaux viennent boire quand la lumière du jour s'allume. Même le buffle.

- Je sais. Je sais. On rentre.

Le rituel du retour est plus court qu'à l'aller.

Après avoir ôté les balles du fusil, oncle Pierre rentre dans la voiture et baisse les carreaux. Nous nous brûlons les mains sur les portières. Il fait intenable dans ce tas de tôles surchauffées. Oncle Pierre fait patiner les roues sur la poussière rouge en faisant demi-tour. De l'autre côté de la route, deux femelles topis broutent tandis qu'un mâle nous regarde passer. Nous rentrons au Guest House.

*
* *

Je reconnais le conservateur du parc, c'est le même depuis des années. Il vient à notre rencontre. Il passe un œil à l'arrière du véhicule.

- On n'a rien attrapé, dit oncle Pierre.

- Je vois ça. Vous restez jusque quand ?

- Encore demain.

- Bon courage ! dit-il avec un petit rire. Un topi et un buffle sur la journée...

- Si je n'attrape pas une proie, je serai remboursé ?

Le conservateur fait mine de réfléchir... On rembourse à moitié si vous blessez la bête, la totalité si vous la ratez ! Tharcisse, viens au rapport !

Ils s'en vont. Oncle Pierre est vexé. Personne n'a jamais mis en doute ses qualités de chasseur.

- Pierrot. Amène les affaires à la chambre. Je vais prendre la clé à la réception.

Je traverse le couloir ajouré devant le bungalow en grosses pierres du pays. Enfin un courant d'air frais.

Après un bon bain, nous sommes tout beaux. Je soigne une cloque à chaque talon. Oncle Pierre enfle un costume vert clair et un foulard cachemire qui lui donnent un air très distingué. Il complimente mon veston croisé bleu à boutons dorés, reçu pour ma communion.

- Garçon ! Deux whiskies. Tu as déjà goûté, Pierrot ?

Je secoue la tête.

- Il y a un début à tout !

La terrasse est bien fréquentée. J'aime ces fauteuils ronds en rotin brun et coussins de velours très confortables. Personne de mon âge. Je me tiens comme un « grand ».

« Il y a des chasseurs de tous les pays. Beaucoup d'Américains... » dit le gérant de l'hôtel qui a la tête d'un méchant dans Tintin, avec sa barbiche de geai et ses lunettes carrées. Au début, le whisky a un goût d'hôpital. Après, quand les glaçons fondent, ça passe bien. J'ai tout de même le tournis et je suis content de passer à table. Gibier au menu. Cave de vins français. Je prends un steak de zèbre. Oncle Pierre prend un carré de marcassin aux ananas. Je n'aime pas le vin qu'il me fait goûter. Un bourgogne, je crois. Je préfère boire de l'eau.

Après le repas, oncle Pierre discute avec une jolie femme qui sent très bon et qui n'est pas tellement plus vieille que moi.

- Va dans la chambre. Je fume un cigare et je te rejoins.

Là, c'est la plus belle frousse de ma vie : le bungalow se trouve à au moins cinquante pas de la terrasse et les lampes ne sont pas très claires. Je ne suis pas rassuré. Au moment où j'arrive dans le couloir, je sens une forte odeur de bête sauvage. Un fauve, je me dis. Comme l'odeur d'un chat après la pluie, puissance 10. Pressé de trouille et d'envie de faire pipi, je fais tomber ma clé. Aïe ! J'ai l'impression que la bête me regarde et attend que je me baisse pour me sauter dessus. Mon cœur bat à cent à l'heure. Je l'entends battre dans mes tempes. J'ose pas me retourner, ni ramasser ma clé. J'ai envie de crier après Pierre, mais ce soir, je suis un « grand ». J'ose à peine respirer. D'un coup j'attrape la clé en tremblant et, plaqué contre le mur, je l'enfonce dans la serrure. J'arrive enfin dans la chambre. Je n'allume pas. Je cours fermer les rideaux. Je fouille des yeux l'obscurité à travers une fente. Pourquoi ils n'ont pas mis des barreaux à ces portes-fenêtres ? Après quelques temps, je ne vois rien. Retenant toujours ma respiration, je n'entends rien non plus. Ouf ! Elle s'est éloignée.

Puis je fais le plus long pipi de ma vie.

Je ne l'ai jamais raconté à oncle Pierre pour qu'il ne se moque pas. N'empêche, quand il arrive vers deux heures du matin, il parle à quelqu'un dans le couloir :

- Vous l'avez vue ? demande l'inconnu.
- De quoi parlez-vous ?
- Une hyène. Elle a rôdé toute la soirée autour du bâtiment.

*
* *

Quatre heures moins le quart. Oncle Pierre ronfle comme toute une scierie. Je le secoue, mais il dort profondément. Un moment, je lui dis fort: « Attention au buffle ! » et il se réveille d'un seul coup. Ça le réveille mais pas il n'est pas de bonne humeur. Toujours sans slip, il enfle sa tenue de chasse et on part dare-dare avec le pique-nique préparé par l'hôtel. Tharcisse attend devant la voiture comme s'il avait passé toute la nuit là. On prend la route. Pauvre oncle Pierre qui croyait hier qu'il pourrait tirer les deux bêtes très vite.

Nous voilà assis à cent mètres d'une belle mare. Sans les rayons de la lune, on ne saurait même pas qu'il y en a une. C'est Tharcisse qui l'a trouvée. Mon oncle est tout excité. Il a chargé les deux fusils et engagé une balle dans le canon du pistolet.

Quatre heures trente. Un grand troupeau d'impalas vient boire à la mare. Mon oncle s'énerve. Il aimerait qu'elles partent vite pour laisser venir les buffles.

- Et si tu vois un topi, tu le tires ?
- Chhhut... Parle bas. Quand j'aurais tué mon buffle, oui bien sûr. Mais d'abord le buffle, il coûte beaucoup plus cher !

Cinq heures cinq. Le ciel pâlit à l'horizon. Oncle Pierre a tendance à s'endormir. Je le secoue l'air de rien. Il sent encore un peu le parfum de la madame.

- *Imbogo zagiye kuhuza ?*

- *Yego.*

Tharcisse me confirme que les buffles vont arriver.

Cinq heures cinquante. Oncle Pierre dort. Ce n'est pas grave, on regarde la mare pour lui. Tharcisse me secoue le bras. Il montre un troupeau de buffles qui s'approche de l'eau. Je réveille doucement mon oncle. Il regarde directement vers les buffles. Il sourit si fort que j'ai peur qu'il face un reflet avec sa dent en or. Le moment est passionnant. Je distingue huit ou dix buffles. Dans la lumière bleutée, cela correspond à des masses noires indistinctes.

- Tu reconnais les mâles ?

- Chhht.

Il appuie son fusil sur une grosse pierre. Le canon va d'une bête à l'autre par à-coups. Pierre choisit sa proie. Il est essoufflé. Son visage est tout rouge. Il ajuste. J'essaye de comprendre quel buffle il vise, de les regarder tous en même temps. Tharcisse est silencieux, les yeux grand ouverts. Tout à coup, ça va très vite. Pierre tire. La détonation est réverbérée par les collines et le troisième buffle sur la gauche met les deux genoux antérieurs en terre. Dans un fracas de battements d'ailes et de galops lourds, tous les êtres vivants alentour s'éparpillent. Pierre recharge et met en joue. Le buffle s'est enfui. Tharcisse est debout et le suit du regard. Oncle Pierre tire la gueule. Nous ramassons les armes et descendons vers l'étang. Nous sommes forcés de traverser un petit marais dont l'eau m'arrive aux cuisses.

L'obscurité a pratiquement disparu quand nous arrivons sur les lieux. Une belle tache de sang atteste que Pierre a touché l'animal.

- Et maintenant ?

- On va le pister. Mais attention : danger !

L'aventure est beaucoup plus excitante que la veille. Je ne sens pas mes cloques. Je crois même que je parcours une bonne partie du chemin en tête avec Tharcisse qui suit d'abord les taches de sang puis les herbes froissées. Une heure et demie plus tard, dans un renflement du relief, j'aperçois, avant les autres, le sommet du « casque » d'un de ces solides mammifères. Je suis super excité.

Accroupis, nous rassemblons nos idées. Le pisteur se tapote le nez en indiquant les buffles. En m'appliquant, je sens aussi l'odeur puissante du gibier. Ici au moins je sais où ils sont. A l'heure où j'écris ces lignes, je ne peux que repenser à Hemingway fasciné à la fois par la chasse et par la corrida. L'affrontement entre l'homme et l'animal revêt une dimension supplémentaire dans la chasse : nous sommes sur le territoire naturel du buffle et il ne se trouve aucun rempart où se replier en cas d'extrême urgence. Je pense que c'est à ce moment qu'oncle Pierre a saisi le risque qu'il me faisait courir. Il tend un fusil à Tharcisse :

- Ne tire qu'en cas de besoin.

Puis il sort son gros pistolet et me le donne. Toujours à voix basse, il me demande :

- Tu as déjà tiré ?

J'aimerais lui répondre « oui » mais l'heure n'est pas au bluff.

- Garde-le quand-même. On va aller s'abriter derrière une pierre.

Pendant ce temps, Tharcisse a étudié le troupeau :

- Derrière le bosquet, dit-il.

Je ne vois aucun arbre dans lequel grimper ; tous ceux qu'on voit sont des acacias aux épines acérées et le bosquet en question est l'un de ces arbustes envahi de lianes et de plantes parasites qui fait écran sur trois ou quatre mètres. Deux buffles ont le museau baissé en direction du bosquet. Je comprends qu'ils regardent leur blessé.

- Attention, prévient Tharcisse. Même s'il est couché, il peut encore charger.

Je le sens inquiet et je n'aime pas ça. Muni d'une arme, je me sens tout à fait partie de la chasse :

- Si on attaquait de trois côtés différents ?

- Toi, tu ne bouges plus d'ici, hurle tout bas mon oncle.

- Attendons que le troupeau aille boire, dit Tharcisse. Ce matin, ils n'ont pas eu le temps. Et comme ça, le buffle blessé va s'affaiblir.

Oncle Pierre se résigne à la proposition de Tharcisse. Dans un silence total nous gagnons un acacia mort dont les branches nous camouflent un peu.

- Je le vois, me souffle Pierre, les jumelles vissées sur les yeux.

Il me prête le précieux instrument dont il ne s'était jusqu'ici pas séparé.

- Tu vois son dos entre les deux épineux...

Tharcisse me prend les jumelles des mains avant que j'aie pu distinguer quoi que ce soit.

Un long moment passe. Les buffles, rassérénés, brouettent. Nous prenons notre mal en patience.

- Et s'ils ne partent pas ?

J'ai cette question sur les lèvres lorsque Tharcisse tend la main en direction du troupeau. Un à un, les mastodontes se lancent au trot, plein ouest. Aux jumelles, Pierre s'assure que le blessé reste sur place. Il lève le pouce :

- C'est bon !

Il vérifie son arme et nous fait signe de rester sur place. Il rampe souplement pour contourner le bosquet par l'ouest jusqu'à tenir la bête à portée de fusil. Tharcisse est sur le qui-vive. Arme pointée, il suit l'opération. Des ricanements d'hyènes se font entendre. On ne les voit pas. Elles ont dû trouver une charogne dans le coin. Et si le buffle s'enfuyait de nouveau ?

Pierre s'est rassemblé. Il met en joue, hésite. Il respire très fort. Il baisse son canon. L'excitation est à son comble. Il se calme pour ne pas trembler. Puis, il reprend sa progression sur une dizaine de mètres. Le dos noir à l'ombre du massif n'a pas bougé. Tant que le buffle n'est pas allongé, il n'est pas mort. Je regarde à nouveau Pierre : il met en joue. Tharcisse fait de même. Un coup de feu retentit. Puis un second. De la poussière se soulève derrière le bosquet. La bête n'a plus bougé. S'il avait eu encore des forces, il aurait déguerpi. Tharcisse se lève. Je le suis à pas de loup, tenant le lourd pistolet des deux mains. Tous trois, nous marchons prudemment sur le bosquet pour découvrir le gisant. Oncle Pierre arrive sur place avant nous. Brusquement, il se remet à tirer. Tharcisse court vers lui, l'arme en avant comme s'il avait une baïonnette.

- Merde ! crie Pierre en tapant du pied. Sans plus prendre garde, nous fondons sur le bosquet : le buffle est bien mort, éventré, les viscères à l'air. Au garrot, il porte la trace de la balle. A dix pas, une hyène blessée est traversée de soubresauts. Je ne comprends pas ce qui s'est passé.

- Abats-la, me dit oncle Pierre qui tient le bout de son canon pointé dessus.

- Moi ?

- Oui, on achève le gibier au pistolet !

Mal assuré, je m'approche.

- Je tire où ?

- Dans la tête.

Les jambes écartées, j'ajuste mon arme et je tire. La détonation m'assourdit complètement. Enfin, nous nous approchons du buffle. Il est bien mort, adossé à une gigantesque termitière qui ronge les pieds de l'acacia. Sur le haut du monticule, la terre est éclatée ! Nous avons guetté pendant trois heures une termitière ! Pendant ce temps, deux hyènes ont eu le temps de lui déchirer les tripes, la gorge et le museau.

- Le trophée est abîmé, râle mon oncle.

- Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

- On va chercher de l'aide pour embarquer la viande. Je garde le trophée sans la peau. Plus moyen de le naturaliser.

Sur les photos, nous avons des airs de Tartarin, le pied sur la bête morte et l'arme à la main. Oncle Pierre a tenu à prendre un cliché de moi devant l'hyène dans la pose que je tenais au moment de tirer.

Après les photos, nous marchons vers la voiture. Nous sommes à cinq kilomètres en contrebas de la piste.

- Pisteur ! Pisteur ! Autant que moi...

Oncle Pierre s'en prend à Tharcisse quand soudain nous repérons un topi figé, les pattes avant sur une butte. Cette fois, la termitière sourit à mon oncle qui abat l'antilope d'un seul coup. Toujours armé du pistolet, je n'ai rien eu à faire. Après une photo rapide, nous regagnons l'auto et revenons sur nos pas en jeep hors piste, slalomant entre les grosses pierres. A trois, nous embarquons le topi, comme le veut le règlement.

- Deux bêtes le même jour ! Le conservateur n'a qu'à bien se tenir ! dit oncle Pierre.

A l'arrivée, mon oncle entre dans une colère noire : le régisseur du domaine lui colle une amende pour avoir abattu une hyène. Cette « trahison » de Tharcisse lui coûte son pourboire !

*
* *

Oncle Pierre vient de mourir. Pas à la chasse comme il l'a peut-être secrètement souhaité. Mort de vieillesse, dans son lit. J'ai quarante-sept ans, presque son âge au moment de notre glorieuse chasse. J'avais complètement oublié cette histoire. Je referme l'album photos et le porte dans ma voiture.

En revenant dans la maison, où l'antiquaire recense les meubles, je fais un dernier tour. Je longe le couloir où sont pendus au mur une trentaine de trophées d'antilopes. Je retrouve les longues cornes en spirales de notre topi.

Au salon, accroché à la cheminée, le crâne du buffle domine la pièce. Il incarne la même puissance mal contenue que dans mon souvenir. Je passe la main sur les épaisses cornes noires : elles m'inspirent une étrange crainte mêlée de respect.

- Les trophées ? me demande l'antiquaire.
- Envoyez-les au Muséum d'histoire naturelle.

*Yves De Wolf - Clément
décembre 2004*